Langue et nation : Le cas serbe, croate et bosniaque

Paul GARDE

Université d'Aix en Provence, France

1. DIASYSTÈME ET STANDARD

L'opinion courante en Europe Occidentale admet qu'il existe une certaine correspondance entre langue et nation. La plupart des noms de nation sont aussi des noms de langue : français, suédois, italien, etc., même s'il existe des langues plurinationales comme le français, l'anglais, l'espagnol, et des nations plurilingues, comme la Suisse. En Europe Centrale et Orientale, le rapport biunivoque entre nation et langue a été affirmé plus fort encore : dans la conception centre-européenne de la nation, issue de Fichte et Herder, il est admis que la langue est un des attributs essentiels de la communauté nationale, et donc que chaque nation a sa langue et chaque langue sa nation. Pourtant, c'est justement dans cette partie de l'Europe que la correspondance est la plus incertaine, parce que la science ne propose pas de critère sûr pour définir les entités en cause et tracer leurs limites : les politologues hésitent à délimiter la nation, et les linguistes à délimiter la langue.

Si la nation se définit par «la volonté de vivre ensemble», comme le veut Renan, qui déterminera cette volonté ? Il est bien évident aujourd'hui que les Serbes et les Croates ne veulent pas vivre ensemble, mais il en allait autrement au début du siècle, du moins à en croire de nombreux écrits croates de cette époque. Et qu'en est-il des Bulgares et

des Macédoniens, des Serbes et des Monténégrins, des Roumains et des Moldaves, des Russes et des Biélorusses ?

Quant à la *langue*, ce terme, comme on sait, peut être employé dans deux sens différents.

a) *Langue* peut être un terme de linguistique historico-comparative et de dialectologie, utilisé dans la classification généalogique pour désigner un certain niveau classificatoire. On classera ainsi le *parler* de Docelles (Vosges) dans le *dialecte* lorrain, la *langue* française, le *groupe* roman, la *famille* indo-européenne. Certains de ces termes d'ailleurs sont plus ou moins interchangeables, et les classifications elles-mêmes sont sujettes à controverse. Chaque groupe (par exemple roman) représente un continuum de parlers, où les seules limites observables sont les isoglosses. Celles-ci sont diverses et ne se recouvrent pas, si bien que toutes les classifications de niveau inférieur comportent une part de convention. La délimitation de la «langue» au sens dialectologique représente donc une coupure conventionnelle dans une réalité continue.

Contrairement à une opinion répandue dans le grand public, la capacité d'intercompréhension n'est pas un critère de délimitation. Le dialecte sicilien est incompréhensible à un Piémontais et vice-versa, et pourtant tous deux ont toujours été classés dans la «langue» italienne; au contraire un Suédois et un Norvégien se comprennent sans peine, et pourtant leurs parlers sont considérés comme deux «langues». D'ailleurs l'intercompréhension est impossible à mesurer, elle est relative et peut varier selon l'agilité mentale et l'arrière-plan culturel des individus

b) Mais *langue* peut être aussi un terme de socio-linguistique, désignant un mode d'expression régi par une norme, qu'une communauté plus ou moins étendue, consciente d'une certaine unité, a adopté comme moyen de communication dans l'expression écrite et les formes les plus élaborées de l'expression orale. C'est ce qu'on appelle souvent en français *langue standard* (calquant l'anglais *standard language*), mais en Europe centrale et orientale «langue littéraire» (all. *Schriftsprache*, r. *literaturnyj jazyk*, s.-cr. *književni jezik*, etc.). Il s'agit ici d'un phénomène discontinu : chaque langue standard, régie par un système fini de règles normatives, est par le fait même distincte de toutes les autres.

Pour éviter l'équivoque inhérente au mot *langue*, nous emploierons, après de nombreux autres auteurs, le terme de *diasystème* (abrégé de

«système de dialectes») pour la langue au sens dialectologique, et celui de *standard* pour la langue au sens socio-linguistique.

La différence entre *diasystème* et *standard* apparaît dans la situation suivante : si un élève emploie dans sa rédaction une tournure incorrecte, par exemple *Je m'en rappelle*, le maître lui dira : «Ce n'est pas français». Mais si cette phrase n'est pas française, qu'est-elle ? Elle n'est ni anglaise ni italienne, elle appartient bien en un certain sens au français. Elle relève du diasystème français, mais non du standard français.

Pour la plupart des pays européens, le diasystème et le standard ont à peu près la même extension territoriale. Cela tient peut-être simplement au fait que les dialectologues ont trouvé commode de regrouper comme appartenant à la même «langue», au sens de «diasystème», les parlers dont les locuteurs font usage du même standard, chaque fois que cette solution ne heurte pas trop brutalement la réalité linguistique. Mais il y a des cas de discordance. Dans le domaine germanique, les locuteurs d'un même ensemble de dialectes «bas-allemands» font usage de deux standards différents : l'allemand (haut-allemand) en Allemagne du Nord, et le néerlandais aux Pays-Bas et en Belgique, auxquels on pourrait ajouter un troisième : l'afrikaans en Afrique du Sud. Ainsi les habitants de l'Allemagne du Nord, ou du moins ceux d'entre eux qui pratiquent le dialecte local ou *plattdeutsch*, se rattachent aux Pays-Bas et à la Belgique du point de vue du diasystème, mais au reste de l'Allemagne du point de vue du standard.

Hors d'Europe il existe au moins deux cas de standards différents fondés sur un seul diasystème : sur les dialectes indo-aryens de l'Uttar-Pradesh, le hindi (Inde) et l'ourdou (Pakistan). Sur les dialectes malais, le malaysien (*bahasa Malaysia*) et l'indonésien (*bahasa Indonesia*).

Les standards sont des unités discrètes, les diasystèmes ne le sont pas. Il est évident que l'allemand, le néerlandais et l'afrikaans sont trois «langues» différentes (trois standards), on peut immédiatement déterminer si un énoncé oral ou écrit appartient à l'une ou à l'autre. Mais dans une classification des parlers germaniques, doit-on, au niveau de classification appelé «langue» (au sens de diasystème), introduire deux rubriques : haut et bas-allemand, ou une seule : allemand ? Il n'y a pas une réponse vraie et une autre fausse, il s'agit d'un choix méthodologique du

descripteur. On peut donc compter les standards, on ne peut pas compter les diasystèmes.

2. LES NATIONS SUD-SLAVES

Dans les Balkans (si l'on ne compte pas les diasporas tsigane, juive, arménienne etc.) sont représentés six groupes linguistiques, à savoir, par ordre chronologique d'apparition dans la région : grec, albanais, roman (représenté par le roumain), slave, hongrois et turc. Quand on passe d'un groupe à l'autre, on a évidemment affaire à deux langues différentes, quel que soit le sens du mot «langue» : le grec n'est pas l'albanais, le roumain n'est pas le hongrois, etc. A l'intérieur d'un même groupe il pourrait y avoir des subdivisions. Mais il se trouve que cinq de ces groupes (tous sauf le slave) ont donné naissance dans les Balkans chacun à un seul standard, et que leurs parlars sont ordinairement classés comme appartenant à une seule «langue» (au sens de «diasystème»). Les différences dialectales ne sont certes négligeables dans aucun de ces groupes, mais elles n'ont jamais donné lieu à des divisions sur aucun des deux plans (sauf la tentative soviétique de séparer le «moldave» du roumain, qui a échoué).

Sur le plan politique aussi, à chacun de ces cinq groupes linguistiques correspond une nation consciente de son unité : Grecs, Albanais, Roumains, Hongrois, Turcs (même si les nations grecque et roumaine forment aujourd'hui chacune deux États : Grèce et Chypre, Roumanie et Moldavie).

Les Slaves balkaniques, eux aussi, forment un continuum linguistique ininterrompu et où, pour autant qu'on puisse en juger, l'intercompréhension est excellente (sauf peut-être pour les Slovènes). Mais leur territoire, des Alpes à la Mer Noire, est long et étroit (1.500 km. d'Ouest en Est, 300 à 500 du Nord au Sud), et ils sont divisés tant du point de vue des nations que de celui des langues.

Du point de vue national, on y a reconnu depuis toujours au moins trois peuples désignés par trois vieux ethnonymes : Bulgares, Serbes et Croates. Mais les limites des uns et des autres sont longtemps restées floues, et dans plusieurs régions marginales les appartenances nationales ne se sont déterminées qu'au 19ème siècle et parfois au 20ème.

a) Au Nord-Ouest les Slaves des régions alpestres, soumis depuis des siècles directement à l'Autriche, ont adopté depuis leur «renaissance nationale» marquée par l'œuvre linguistique de Jernej Kopitar (1780-1844) et la poésie de France Prešeren (1800-1849), le nom de «Slovènes» (qui est étymologiquement une forme du mot *Slave*) et forment une nation fortement différenciée.

b) Entre Croatie et Serbie, les Slaves de Bosnie, d'Herzégovine, des régions jadis ottomanes de Croatie, du Monténégro et du Sandžak ont, après bien des hésitations, défini leur appartenance nationale en fonction de leur confession religieuse. A partir du 19^{ème} siècle tous les orthodoxes de ces régions se sont désignés comme Serbes et tous les catholiques comme Croates. Quant aux musulmans, ils ne pouvaient se reconnaître sous aucun de ces deux noms. Jusqu'à la Première Guerre Mondiale ils se sont couramment appelés «Turcs» (improprement, puisqu'ils ne parlaient pas turc), plus tard on les a dits «Serbes ou Croates de confession islamique», puis «nationalement indéterminés». A partir de 1968 le régime titiste les a désignés comme «Musulmans» avec majuscule, et depuis quelques années ils revendiquent d'être appelés «Bosniaques» (*Bošnjaci*, terme archaïque récemment ressuscité; à ne pas confondre avec *Bosanci*, mot courant désignant tous les habitants de la Bosnie, et qu'on pourrait traduire par «Bosniens»). Ce terme figure désormais dans la Constitution de la Bosnie. Ces fluctuations terminologiques ne doivent pas tromper : ils avaient, depuis l'époque ottomane, une très claire conscience de former une communauté distincte, à laquelle ne manquait qu'un nom.

Cependant les orthodoxes du Monténégro, pays indépendant jusqu'en 1918, outre le nom de «Serbe» employaient aussi celui de «Monténégrin», et ont un particularisme très marqué. Avec le régime titiste a été officiellement reconnue une nationalité «monténégrine» distincte.

c) Entre Serbie et Bulgarie s'étend une vaste zone (Serbie du Sud-Est autour de Niš; Macédoine ex-yougoslave, grecque et bulgare; pays des «Šopci» en Bulgarie occidentale autour de Sofia) où les Slaves ont longtemps vécu mêlés à d'autres populations (Albanais, Turcs, Aroumains, Grecs) et où leur appartenance nationale a longtemps été hésitante. Le géographe français Jacques Ancel nous dit que vers 1830, au lendemain

de l'insurrection serbe, on distinguait dans ces régions «entre le domaine des "Serbes" (on entend dès lors par là les Slaves affranchis) et le *Bougarlouk*, le pays des Slaves restés serfs»¹. Le même auteur parle de la «Macédoine amorphe» et des «Slaves macédoniens, arriérés et amorphes, dont le dialecte est intermédiaire entre le bulgare et le serbe»². C'est le géographe serbe Jovan Cvijić³ qui, le premier, a aimablement décrit les habitants de toutes ces régions comme «amorphes». Cependant ces «amorphes» se sont reconnus peu à peu les uns comme Serbes, d'autres comme Bulgares. Ceux de Macédoine enfin ont longtemps hésité entre les dénominations de «Bulgares» ou simplement de «Macédoniens». Cette dernière étiquette a été retenue par le régime titiste en 1945 pour les habitants de la Macédoine yougoslave. Il y a donc désormais, au sud, une «nation macédonienne», qui se considère comme distincte à la fois des Serbes et des Bulgares.

On distingue donc généralement aujourd'hui sept nations sud-slaves, à savoir d'Ouest en Est : Slovènes, Croates, Bosniaques («Musulmans»), Monténégrins, Serbes, Macédoniens, Bulgares, les six premières implantées dans l'ancienne Yougoslavie. Ce sont désormais des appartenances bien tranchées et mutuellement exclusives : le flou qui régnait jusqu'au 19^{ème} siècle a été éliminé du fait des phénomènes dits d'«intégration nationale». Trois de ces nationalités, les moins nombreuses (Bosniaques, Monténégrins et Macédoniens) n'ont été clairement affirmées qu'à l'époque titiste, pour des populations jusque-là revendiquées par des peuples voisins plus nombreux et plus précocement déterminés. En aidant les «amorphes» à trouver un nom et une identité, ce régime a cherché à mettre fin au tête-à-tête croato-serbe ou serbo-bulgare, il a joué les petits peuples contre les grands, satisfaisant les premiers et mécontentant les seconds. L'opération a réussi à promouvoir la prise de conscience des «petits» peuples, elle a échoué à calmer l'antagonisme entre les «grands», et elle a même compliqué les conflits en introduisant de nouveaux partenaires.

Si ces prises de conscience nationale sont pour la plupart récentes, cela ne signifie pas qu'elles soient négligeables ou arbitraires. L'histoire

¹ Jacques Ancel, 1992 : 155.

² Jacques Ancel, 1926 : 177 et 197.

³ Cvijić, 1918.

sur laquelle toutes ces nations, petites ou grandes, prétendent se fonder est en grande partie mythique, mais la force de l'attachement qu'elle suscite *aujourd'hui* dans les populations correspondantes est un fait socio-politique de première importance qu'on ne saurait négliger.

3. LES DIALECTES

L'espace sud-slave, allongé d'Ouest en Est, représente un continuum dialectal où la plupart des isoglosses sont orientées Nord-Sud. Les faisceaux d'isoglosses les plus importants permettent d'isoler trois types principaux de parlers : occidental (ou slovène), central (ou serbo-croate štokavien) et oriental (ou bulgare).

Sans entrer dans le détail des faits dialectologiques, nous dirons que, par rapport au type central, le type occidental se distingue notamment par un système vocalique plus complexe et par la formation du futur à l'aide de l'auxiliaire «être», et non «vouloir»; le type oriental, par l'absence de polytonie et par les traits syntaxiques appelés «balkanismes», notamment l'absence de déclinaison et l'existence d'un article.

Sur cette base on a traditionnellement classé ces parlers en trois «langues» (au sens de «diasystèmes»), à savoir : «slovène» «serbo-croate» et «bulgare» ou «bulgaro-macédonien».

On a donné à chacun d'entre eux, comme on le voit, le nom d'une ou plusieurs nations. Mais si l'appartenance nationale est aujourd'hui, comme nous l'avons vu, rigide, la classification des dialectes est floue et comporte une part d'arbitraire. Ainsi on classe sous la rubrique «serbo-croate» :

a) au Nord-Ouest, les parlers «kajkaviens» (région de Zagreb) qui représentent un état intermédiaire entre les types central et occidental (serbo-croate et slovène). Par exemple, la formation du futur y est la même qu'en slovène.

b) au Sud-Est les parlers «torlaks» (région de Niš) qui sont intermédiaires entre les types central et oriental (serbo-croate et bulgaro-macédonien). Ils connaissent quelques-uns des «balkanismes» caractéristiques de ces derniers, par exemple l'absence de déclinaison.

Il est hors de doute que cette classification a été adoptée dès le 19^{ème} siècle en raison du sentiment d'appartenance nationale de ces populations. Il est clair que les gens de Zagreb se sentent Croates, et non Slovènes, et ceux de Niš Serbes, non pas Bulgares. Cela ne signifie pas que ces classifications doivent être révisées. Puisqu'il s'agit de dialectes de transition, la solution inverse susciterait autant d'objections proprement linguistiques que celle qui a été choisie. Encore une fois, dans cette situation de continuum, la linguistique ne fournit pas d'arguments péremptoirs dans un sens ou dans l'autre, contrairement à ce que croient volontiers les propagandistes de tous bords.

Ainsi se trouve délimité, avec une part inévitable d'arbitraire, un domaine dialectal dit «serbo-croate» qui couvre le territoire de quatre anciennes républiques yougoslaves : Croatie, Bosnie-Herzégovine, Monténégro et Serbie, et englobe quatre nations : Croates, Bosniaques («Musulmans»), Monténégrins et Serbes.

A l'intérieur de ce domaine, on distingue généralement quatre dialectes⁴ : kajkavien, čakavien, štokavien (ainsi nommés d'après la forme qu'y prend le mot signifiant «quoi» : *kaj*, *ča* ou *što*), et torlak, caractérisé par ses balkanismes. Le štokavien se subdivise lui-même en ikavien, iékavien et ékavien d'après le réflexe de l'ancienne voyelle *ě* du slave commun : *did*, *djed* ou *ded* pour «grand-père». Le tableau ci-dessous donne pour chacun de ces dialectes et sous-dialectes sa localisation géographique approximative et l'appartenance nationale de ceux qui le parlent (CR = Croates, BM = Bosniaques (Musulmans), M = Monténégrins, S = Serbes) :

<i>dialectes</i>	<i>implantation</i>	<i>nations</i>
kaj	Croatie (Nord-Ouest, Zagreb)	CR
ča	Croatie (côte, îles)	CR
što i	Croatie (Dalmatie), Herzégovine Ouest	CR, BM

⁴ Cf. Ivić, 1958.

što ié	Croatie (Slavonie, Krajina, Dubrovnik), Bosnie-Herz., Monténégro, Serbie Ouest	CR, BM, M, S
što e	Serbie Nord, Ouest, Centre	S
torlak	Serbie Sud-Est	S

Chacun sait que les frontières des républiques ne coïncident pas avec la répartition des nationalités. Le tableau ci-dessus montre que les limites dialectales ne correspondent ni aux unes, ni à l'autre. Les Croates sont répartis entre quatre dialectes, les Serbes entre trois, etc. Le dialecte štokavien iékavien est parlé par des représentants des quatre nations en cause. Il n'y a donc aucun fondement dialectologique à la distinction entre «langues» serbe et croate, ou croate et bosniaque, etc. Cette distinction repose sur des faits d'un autre ordre, touchant aux standards.

4. LES STANDARDS SERBE ET CROATE

La délimitation des standards dans l'espace sud-slave a connu un bouleversement complet vers le milieu du 19^{ème} siècle, à l'époque précisément du romantisme et des «renaissances nationales».

Avant cette date, le choix des langues écrites utilisées, comme celui des alphabets, avait été déterminé essentiellement par les appartenances confessionnelles. La chrétienté orientale connaît des langues liturgiques diverses : grec, arménien, syriaque, etc.; en pays slave le slavon, introduit par Cyrille et Méthode dès le 9^{ème} siècle. Ces langues sont à l'origine assez proches des idiomes parlés par ces peuples pour leur servir aussi de langue écrite profane. Les dialectes réellement parlés ne sont donc pas écrits. Les Grecs, les Arméniens écrivent le grec ou l'arménien ancien, non leurs langues modernes. Les Slaves orthodoxes, Serbes ou Bulgares, écrivent diverses formes de slavon, et, à l'époque moderne, ils adoptent celle qui s'est imposée à la même époque en Russie. La langue écrite de la Serbie au 18^{ème} siècle, appelée «slavo-serbe», est donc du

slavon russe faiblement influencé par le serbe parlé, difficilement compréhensible pour le peuple, et doté d'une orthographe traditionnelle. Comme l'écrit le grand critique serbe Jovan Skerlić : «Le 18ème siècle a légué au 19ème, comme langue littéraire serbe, cette langue russo-slave, morte, artificielle et stérile, qui a porté sans aucun droit le nom de slavo-serbe»⁵.

La chrétienté occidentale ne connaît qu'une seule langue liturgique, le latin. Celui-ci est très éloigné des langues parlées et ne peut donc servir de langue écrite profane, sauf pour la vie scientifique. Les langues vulgaires des peuples latins et germaniques, mais aussi celles des Hongrois et des Slaves catholiques (Polonais, Tchèques, Slovènes, Croates) sont donc écrites très tôt. Chez les Croates, une brillante littérature en langue vulgaire se développe à la Renaissance, et se poursuit sous des formes plus modestes aux 17ème et 18ème siècles. Chaque auteur fait usage, pour l'essentiel, des formes de son dialecte natal : čakavien, kajkavien ou štokavien (ikavien ou iékavien). Mais on ne peut parler de littérature dialectale : les mots et les tournures s'empruntent d'un dialecte à l'autre, une langue écrite commune s'élabore peu à peu, qui est désignée par des noms divers : dalmate (Vrančić, 1595), croate (Marulić, 1521), illyrien (Bartol Kačić, 1604), slovène (*slovinski*; Mikalja, 1649); slavonien (*slavonski*; Reljković, 1767); slavo-illyrien (Katančić, 1831). Le nom de «croate» se généralisera définitivement vers 1840⁶. A l'orée du 19ème siècle cette langue est encore diverse : elle comprend au moins deux variantes dialectales usuelles, kajkavienne et štokavienne, et hésite entre plusieurs systèmes orthographiques.

Ainsi les deux standards, serbe et croate, sont alors très différents, non seulement par leurs alphabets (cyrillique d'un côté, latin de l'autre), mais surtout par leur nature même : monolithisme archaïsant chez les Serbes, diversité vernaculaire chez les Croates. Ils se sont développés depuis des siècles en s'ignorant, leurs ressemblances sont loin d'être évidentes. On traduit de l'un dans l'autre : traduction de croate en serbe du poème *Le Satyre* de Matija Antun Reljković en 1762. Au milieu du

5 Jovan Skerlić, «Srpska književnost u XVIII veku» in *Sabrana dela Jovana Skerlića*, Beograd, Prosveta, 1966, IX, p. 178. Cité par Lionello Costantini, 1972 : 195.

⁶ Cf. Moguš, 1995.

19^{ème} siècle encore, le grand slaviste slovène Fran Miklošić, lorsqu'il énumère les formes des diverses langues slaves, mentionne systématiquement «serbe» et «croate» comme deux entités distinctes⁷.

Mais, vers la même époque, se produisent des changements considérables. Chez les Serbes, Vuk Karadžić (1787-1864) réforme la langue serbe selon le principe «Écris comme tu parles». Le slavo-serbe incompréhensible, l'orthographe étymologique sont abandonnés au profit du parler populaire štokavien iékavien, celui de la poésie populaire, et d'une orthographe phonétique.

Chez les Croates, les standards utilisés avaient toujours été fondés sur la langue populaire. Mais le mouvement «illyrien» dirigé par Ljudevit Gaj (1809-1872), entre les deux variantes alors en usage, l'une kajkavienne, l'autre štokavienne iékavienne, choisit définitivement la seconde. L'orthographe avait toujours été phonologique; mais Gaj choisit un système qui élimine les digrammes : chaque phonème est noté par une seule lettre, au besoin diacritée (sur le modèle du tchèque).

Ainsi les deux standards se sont rapprochés : même conformité à la langue parlée, même base dialectale, mêmes principes orthographiques. Ceux-ci sont certes incarnés par des alphabets différents, mais la translittération de l'un à l'autre est désormais automatique. On insistera dès lors sur l'identité des deux standards, considérés comme «variantes» d'une seule et même «langue», qu'on continuera à appeler couramment «serbe» ou «croate», mais aussi, dans l'usage scientifique ou à l'étranger, «serbo-croate» ou «croato-serbe».

On peut remarquer que les deux parties ont fait chacune la moitié du chemin : les Serbes se sont mis à écrire comme ils parlent, ce qu'avaient toujours fait les Croates; les Croates ont choisi le štokavien, qui est aussi le parler des Serbes. Ce rapprochement (sanctionné par un accord signé à Vienne entre des écrivains des deux nations en 1850) a sans aucun doute été volontaire. C'était l'époque de l'«idée yougoslave» et de la volonté de rapprochement et d'unité serbo-croate. Aujourd'hui malheureusement des deux côtés on voit les choses autrement : dans chacun des deux peuples certains accusent l'autre de lui avoir «volé sa langue».

⁷ Cf. Miklosich, 1868-74 : passim.

Les deux standards, fondés désormais sur une même base linguistique et sur une même orthographe, sont restés néanmoins distincts sur plusieurs points :

a) par l'alphabet, latin chez les Croates, cyrillique chez les Serbes. Cette différence n'est pas essentielle. De plus en plus, surtout au 20ème siècle, les Serbes, même en Serbie, se mettront à employer l'alphabet latin concurremment avec le cyrillique pour noter leur propre standard.

b) par la base dialectale : au lieu de l'iekavien prôné par Vuk Karadžić et par l'accord de Vienne, qui leur est commun avec les Croates, les Serbes de Serbie préfèrent l'ekavien, qui est leur parler natal. Cependant les Serbes de Bosnie et de Croatie, ainsi que les Monténégrins, s'en tiennent à leur iekavien, comme les Croates. Ce trait non plus n'est donc pas réellement discriminant.

c) par de multiples faits de lexique, de dérivation et de syntaxe :

- certains mots du vocabulaire de base : «pain» : s. *hleb*, cr. *kruh*; «coin», s. *ugao*, cr. *kut*; «île» : s. *ostrov*, cr. *otok*.; «air», s. *vazduh*, cr. *zrak*; «route» : s. *drum*, cr. *cesta*.; «heureux», s. *srećan*, cr. *sretan*; «mille», s. *hiljada*, cr. *tisuća*; les noms des mois : «janvier», s. *januar*, cr. *siječanj*, etc.

- des noms d'institutions : «avocat» : s. *advokat*, cr. *odvjetnik*; «officier» : s. *oficir*, cr. *časnik*; «commune» : s. *opština*, cr. *općina*.

- d'innombrables noms abstraits : «histoire» : s. *istorija*, cr. *povijest*; «géographie» : s. *geografija*, cr. *zemljopis*; «université» : s. *univerzitet*, cr. *sveučilište*; «population» : s. *stanovništvo*, cr. *pučanstvo*.

- des mots techniques, depuis les plus courants : «train» s. *voz*, cr. *vlak*; «gare» : s. *stanica*, cr. *kolodvor*, jusqu'aux plus spéciaux. Dans cette catégorie comme dans les deux précédentes, le serbe a souvent des mots internationaux et le croate des mots slaves.

- des mots d'origine grecque empruntés par les Serbes au grec byzantin et par les Croates au latin : «démocratie», s. *demokratija*, cr. *demokracija*; «chrétien» : s. *hrišćanin*, cr. *kršćanin*; «océan» : s. *okean*, cr. *ocean* ; «Europe», s. *Evropa*, cr. *Europa*.

- des suffixes différents utilisés dans la dérivation : «étudiante», s. *studentkinja*, cr. *studentica*; «grouper», s. *grupisati*, cr. *grupirati*, «maternel» : s. *maternji*, cr. *materinski*.

• faits de syntaxe : certaines tournures syntaxiques sont préférées d'un côté, d'autres de l'autre. Ainsi les Serbes emploient plus volontiers la conjonction *da* suivie du verbe personnel là où les Croates préfèrent l'infinitif : «tu peux partir» : s. *možeš da odeš*, cr. *možeš otići*.

Ces listes de différences pourraient être multipliées à l'infini. Les unes, celles qui concernent les mots courants, reposent sur des différences dialectales et ne coïncident pas nécessairement avec la limite des peuples. Les autres, les plus nombreuses, sont fondées sur des traditions culturelles différentes, souvent liées aux confessions religieuses et aux voies diverses qu'ont empruntées pour les deux peuples les rapports avec l'Occident. Ces dernières ont, peut-on dire, un caractère systématique et ne relèvent pas du hasard. Enfin, dans bien des cas, les deux possibilités existent dans les deux standards, et le choix de l'une ou de l'autre est senti comme un problème de stylistique, résolu en sens différent par chacune des deux normes.

Cependant les deux séries d'usage s'insèrent dans un même système linguistique (phonologique, orthographique, morphologique, syntaxique) et par conséquent ne sont pas imperméables l'une à l'autre. N'importe quel élément d'un des standards peut être emprunté tel quel par l'autre, il n'a pas besoin d'adaptation. Son acceptation ou son rejet sera le fait de facteurs politiques ou sociaux, et non linguistiques.

A cet égard, deux situations différentes se sont succédé depuis un siècle et demi, selon que les Croates d'une part, la majorité des Serbes de l'autre, vivaient dans deux États différents, Autriche-Hongrie et Serbie, jusqu'en 1918, ou dans le même État, la Yougoslavie, de 1918 à 1991.

Jusqu'en 1918, la passion de l'unité est à son comble chez les Croates. Tous les grammairiens croates de cette époque se proclament «disciples de Vuk» (*vukovci*), et tentent, dans leurs prises de position théoriques, de faire table rase des différences et de promouvoir une langue «croato-serbe». Les doctrines nationalistes croates, celles d'Ante Starčević (1823-1896) sont pratiquement sans influence sur le plan linguistique. Le souci d'unité est à cette époque beaucoup moins présent chez les Serbes. Cependant, du fait même que les deux peuples vivent dans deux États séparés, il y a peu de rapprochements dans la pratique. Les différences augmentent même : le vocabulaire technique, dont les en-

thousiastes de l'époque romantique, férus de parler «populaire», avaient sous-estimé l'importance, s'enrichit constamment, et chaque peuple le développe selon ses traditions propres.

Après 1918, la pratique change. Dans le cadre de la première Yougoslavie (monarchique), puis de la deuxième (titiste) les relations entre les deux peuples se multiplient, et l'osmose entre les deux standards devient effective. Mais elle joue toujours dans le même sens : ce sont des éléments du standard serbe qui sont introduits dans l'usage croate, parce que les Serbes sont les plus nombreux, que la capitale est à Belgrade, que sous la première Yougoslavie les Serbes dominent totalement l'État, et que même sous la seconde, malgré le fédéralisme, ils occupent des positions dominantes dans de nombreux corps, comme l'armée. S'y ajoutent des phénomènes particuliers. Les institutions proprement croates existant sous l'Autriche-Hongrie ont disparu, et avec elles leurs noms. Les mots techniques et scientifiques serbes, étant des mots internationaux, ont plus de prestige et sont plus facilement mémorables. Enfin, dans la deuxième Yougoslavie, c'est tout naturellement la variante serbe qui sert de *koinê* au niveau de la fédération pour les peuples dont le «serbo-croate» n'est pas la langue maternelle : Macédoniens, Albanais et même Slovènes. Et c'est dans la variante serbe que sont rédigés la plupart des textes diffusés à l'échelle de la fédération, puisque, pour des raisons pratiques évidentes, une publication en plusieurs langues ne peut être prévue que pour les documents les plus importants. Un seul élément du standard croate bénéficie de cette osmose : l'alphabet latin qui, parce qu'il est, lui aussi, international, a un plus grand rayonnement, et commence à concurrencer le cyrillique en Serbie même. On s'achemine donc pratiquement vers la généralisation d'une sorte de langue commune yougoslave, qui serait le standard serbe écrit en alphabet latin. Cette solution avait été préconisée dès avant 1914 par le critique serbe Jovan Skerlić.

Mais ces changements pratiques provoquent un retournement en sens inverse des aspirations et des positions théoriques. L'unité linguistique serbo-croate est désormais le principe fondamental proclamé par les Serbes, qui jusque là, pour la plupart, s'en souciaient peu. Au contraire les Croates voient désormais dans la proclamation de cette unité une menace pour leur existence nationale. Le risque de serbisation de leur langue

leur paraît, non sans raison, plus dangereux que celui de germanisation ou de magyarisation qu'ils avaient dû affronter avant 1918 : le péril était plus facile à conjurer quand il venait de langues complètement étrangères. C'est ainsi que l'idée de l'unité des deux standards devient très vite suspecte à la plupart des Croates, alors que leurs pères en avaient été pendant près d'un siècle les champions enthousiastes. Ce retournement des attitudes linguistiques est exactement parallèle à la désillusion politique qu'a suscitée à la même époque la Yougoslavie, quand le royaume réel a remplacé l'«idée yougoslave» rêvée.

Le régime fasciste des oustachis imposé par les nazis à la Croatie de 1941 à 1945 exploite au maximum cette désillusion en prétendant «purifier» la langue croate par une série de mesures autoritaires : interdiction de l'alphabet cyrillique, publication de listes de mots et d'expressions dénoncés comme «serbismes» et donc prohibés, obligation d'employer des mots supposés «croates» parfois tirés de l'oubli, parfois inventés de toutes pièces; réforme orthographique traditionaliste⁸. De tout cet activisme artificiel il ne restera rien après la libération, sauf un effet pervers : certains noms, en particulier ceux des institutions traditionnelles croates, avaient été après 1918 des mots oubliés; du fait de leur restauration forcée par les oustachis, ils deviennent après 1945 des mots criminels. La politique linguistique de Tito a hérité de celle de Pavelić un aspect répressif.

L'osmose se poursuit donc pendant les 45 années de titisme, avec toujours les mêmes effets : d'une part serbisation de fait dans l'usage, d'autre part réactions plus ou moins puristes d'une large partie de l'opinion croate. Divorce en Croatie entre la pratique et les aspirations, sentiment d'insécurité linguistique⁹. La tendance à la généralisation de l'alphabet latin ne rassure pas les Croates, ils y voient au contraire une menace subtile pour leur identité qui serait mieux sauvegardée par la différence des alphabets : «La position anticyrillique est un des traits distinctifs de l'unitarisme» écrira plus tard, paradoxalement, le linguiste croate

⁸ Cf. Marko Samardžija, 1993.

⁹ Illustrée par l'anecdote où un père réprimande son fils en lui disant: «Je t'ai déjà dit mille fois (*hiljadu puta*) qu'il ne faut pas dire *hiljada* («mille» en serbe), mais *tisuća* («mille» en croate)».

Dalibor Brozović¹⁰. En 1954, l'«accord de Novi Sad» entre linguistes des deux peuples, sous forte pression du régime, réaffirme le principe de l'unité serbo-croate, en fixe les modalités, prévoit des dictionnaires et autres outils communs. Mais en 1967 (après que la chute du ministre de l'intérieur Aleksandar Ranković en 1966 a quelque peu diminué la pression policière) dix-huit institutions scientifiques et culturelles croates signent ensemble une «Déclaration sur le nom et la situation de la langue littéraire croate». Ce texte dénonce la généralisation de la «langue littéraire serbe» comme «langue de l'État» et la relégation de la «langue littéraire croate» au rang de «dialecte local», et demande une révision de la constitution, proclamant quatre langues officielles en Yougoslavie : serbe, croate, slovène et macédonien (au lieu de trois : serbo-croate, slovène et macédonien)¹¹. Les signataires de ce manifeste sont l'objet de représailles de la part du régime, ceux qui étaient membres du parti en sont exclus. Dans les vingt années suivantes le débat se poursuit. La constitution de 1974 donne, sur le principe, gain de cause aux partisans de la spécificité croate, puisque la Croatie peut y proclamer le croate comme sa langue officielle. Mais sur toutes sortes de questions connexes des décisions autoritaires sont prises, et certains ouvrages restent interdits.

La fin du communisme, les indépendances, la guerre amènent bien entendu une radicalisation des positions. Dans la Croatie actuelle, l'existence distincte d'une langue croate est devenue un dogme. Le terme «serbo-croate» est désormais tabou. On a cessé d'enseigner le cyrillique dans les écoles. On fait de grands efforts pour réintroduire un vocabulaire croate et pour éliminer les serbismes vrais ou supposés, et ce faisant on fait revivre des mots plus ou moins oubliés, et parfois on en crée artificiellement de nouveaux. La différence avec l'époque oustachie est que tout cela se fait par des initiatives individuelles (parfois venues de très haut) qui rencontrent plus ou moins d'écho, et sans aucune mesure coercitive. Il n'en reste pas moins que certains textes, y compris des documents officiels, sont hérissés de mots insolites et ont leur succès de fou rire dans le public.

¹⁰ Cité par le linguiste serbe Pavle Ivić, 1971 : 210.

¹¹ Cf. Babić, 1990 : 19-23.

Les tentatives pour légiférer en cette matière, pour promulguer des interdictions, ou pour réformer l'orthographe dans un sens traditionnel («orthographe étymologique») sont présentes, mais semblent aujourd'hui avoir fait long feu. Deux tendances opposées existent parmi les défenseurs convaincus de la langue croate. Les uns pensent que, l'usage ayant été «corrompu» par 70 ans d'influence serbe, la «vraie» langue croate est à créer, et qu'on doit procéder par voie d'interdiction : «Ne dites pas A, qui est serbe; dites B, qui est croate». Les autres affirment que la langue croate est celle que leur peuple n'a jamais cessé de parler, et qu'il suffit de laisser l'usage continuer à en être maître. Ils pensent que l'existence de deux synonymes, A et B, avec une nuance de sens entre eux, est une richesse dont la langue doit faire son profit¹². Le premier groupe comprend des politiciens du parti au pouvoir, des publicistes, des journalistes tenant des rubriques «langue» dans la presse. Mais c'est dans le second que se rangent tous les vrais linguistes, jusque et y compris ceux qui ont été les plus fermes défenseurs du point de vue croate sous le régime précédent, comme Dalibor Brozović, principal initiateur de la *Déclaration* de 1967 et aujourd'hui membre en vue du parti au pouvoir, et Stjepan Babić, longtemps persécuté sous le communisme pour ses positions jugées alors radicales en matière de langue.

En Serbie, la constitution de 1990 désigne «le serbe écrit en alphabet cyrillique» (et non plus «le serbo-croate») comme langue officielle de la République, et restreint l'usage de l'alphabet latin «aux cas prévus par la loi». De nombreux périodiques imprimés jadis en alphabet latin passent l'un après l'autre au cyrillique. La conservation des lettres latines par certains d'entre eux, comme l'hebdomadaire indépendant *Vreme*, fait figure de manifestation anti-nationaliste. Mais les problèmes linguistiques sont moins aigus pour les Serbes, puisque, sauf sur la question de l'alphabet, leur standard n'a jamais été menacé. Les rares voix qui s'élèvent ici ou là pour une réforme orthographique rétrograde, avec retour à l'orthographe slavonne d'avant Vuk, ne sont pas prises au sérieux. En tout cas tous les Serbes sont persuadés qu'il n'a jamais existé de «langue croate», que les termes «serbe» et «serbo-croate» sont

¹² Exemple de ce type d'argumentation : «famille» se dit-il *porodica* en serbe et *obitelj* en croate ? Non : le serbe n'a qu'un mot, *porodica*, mais le croate en a deux : *obitelj* «famille étroite», et *porodica*, «famille large».

synonymes¹³, que les Croates ont toujours parlé serbe, et n'ont que sarcasmes pour la «novlangue» introduite actuellement en Croatie.

Des tentatives ont été faites dans la «République Serbe» (zone de Bosnie sous contrôle serbe) pour introduire dans l'usage écrit le dialecte ékavien, celui des Serbes de Serbie, à la place de l'iekavien, qui depuis toujours est seul employé par leurs compatriotes de Bosnie. Si nos informations sont exactes, ce projet aurait été abandonné.

5. LE CAS DE LA BOSNIE ET DU MONTÉNÉGR0

Le domaine linguistique serbo-croate ne comprend pas que les deux républiques considérées jusqu'ici. Il en englobe deux autres : la Bosnie-Herzégovine, avec ses trois populations : «Bosniaques» (Musulmans), Serbes et Croates, et le Monténégro.

En Bosnie-Herzégovine, les trois populations parlent le même dialecte štokavien (iekavien ou ikavien selon les lieux). Au Moyen-Âge, l'alphabet en usage dans tout le pays a été le cyrillique, sous une forme particulière, appelée *bosančica* «écriture bosnienne». Après la conquête turque, l'alphabet latin s'est répandu chez les catholiques et l'alphabet arabe chez les musulmans. Il existe donc une littérature écrite en štokavien (ikavien le plus souvent) et en alphabet arabe, qu'on appelle *aljamiado* (par analogie avec les textes espagnols en alphabet arabe)¹⁴.

Cependant, dès la fin du régime ottoman, en 1878, ce sont les alphabets latin et cyrillique, surtout le premier, qui ont été enseignés dans les écoles. Les Bosniaques musulmans ont donc employé, comme les Croates l'alphabet latin et le dialecte iekavien (puisque l'ikavien ne s'écrit plus). Les mots courants aussi leur sont souvent (mais pas toujours) communs avec les Croates. En revanche, ils n'avaient évidemment aucun attachement aux traditions croates en matière de vocabulaire abstrait, scientifique, institutionnel, et dans tous ces domaines ils ont plutôt adopté le lexique serbe, qui est international. Il y a aussi dans les parlers

¹³ Déjà il y a quelques décennies un ecclésiastique serbe affirmait dans une brochure que «dans l'expression "serbo-croate", le mot "croate" avait été jeté aux Croates par les Serbes comme on jette un os à un chien affamé». Cité par Katičić, 1995 : 55.

¹⁴ Cf. Franolić, 1984 : 64.

de Bosnie de nombreux emprunts turcs ou arabes, dont la plupart sont communs aux Bosniens de toute nationalité, mais dont quelques-uns, se rapportant à la religion, sont propres aux musulmans. L'usage des Bosniaques est donc, en un sens, intermédiaire à celui des Serbes et des Croates, avec quelques particularités, sans compter de nombreuses variantes locales.

Sous le régime austro-hongrois (1878-1918) l'administration impériale et royale, en particulier sous le gouvernorat de Benjamin Kallay (1882-1903), a cherché à développer une identité bosniaque (*bošnjaštvo*) pour décourager les ambitions des Serbes et des Croates sur le pays. La langue parlée dans le territoire a donc été qualifiée de «bosnienne» (*bosanski*) et non plus de «serbe» ou «croate». Sous les deux Yougoslavies, elle a tout naturellement été connue comme «serbo-croate». Aujourd'hui, depuis l'indépendance, le terme de «langue bosnienne» a été remis en honneur (bien entendu, en zone sous contrôle bosniaque seulement). Toutefois la nouvelle constitution de la Bosnie-Herzégovine, très libérale sur ce point, admet que la langue du pays peut être écrite dans les deux alphabets, latin et cyrillique, et appelée indifféremment «bosnienne», «serbe» ou «croate». Ainsi, aux yeux des Bosniaques, ces trois termes désignent une seule et même réalité, tandis que pour les Croates «croate» et «serbe» désignent deux langues différentes.

Cependant chez certains Bosniaques, musulmans intransigeants et proches du parti au pouvoir, se manifeste une tendance à avoir recours à une abondance de termes d'origine turque ou surtout arabe, en particulier dans le domaine religieux. On le remarque surtout sur les pages du journal ultra-nationaliste, sinon intégriste, *Ljiljan*. Il y a là une tendance aussi artificielle que celle qui se manifeste en Croatie, mais de moins grande ampleur. Ces outrances, ainsi que le nom même de «langue bosnienne», inquiètent les Serbes et les Croates restés en zone bosniaque. Les parents croates disent : «Nous voulons que nos enfants apprennent à l'école le bon croate, et non pas le bosnien».

On remarquera que les Croates, quand ils nient l'existence d'une «langue bosnienne», emploient le même type d'arguments que les Serbes lorsqu'ils récusent la «langue croate».

Au Monténégro on fait usage, comme en Croatie et Bosnie, du dialecte iékavien, et, comme en Serbie, de l'alphabet cyrillique et du vocabulaire abstrait serbe. Certains, dans cette république, veulent marquer leur particularité. Le terme de «langue monténégrine» est parfois employé. Nous n'en dirons pas plus, faute d'informations détaillées

On peut résumer les usages des diverses républiques par le tableau suivant :

<i>République</i>	<i>Alphabet</i>	<i>Dialecte</i>	<i>Lexique abstrait</i>	<i>Nom de la langue</i>
Croatie	latin	iékavien	slave	croate
Bosnie-Herzégovine	latin et cyrillique	iékavien	international	bosnien, serbe ou croate
Monténégro	cyrillique	iékavien	international	serbe (monténégrin?)
Serbie	cyrillique	ékavien	international	serbe

6. CONCLUSION

La question posée au commencement : combien de langues ? appelle donc la réponse suivante : il y a un seul diasystème, mais plusieurs standards.

Un seul diasystème : non seulement les standards de toutes les républiques en cause sont fondés sur le même «système de dialectes» (dit «serbo-croate»), mais ils s'appuient en fait tous sur le même dialecte, štokavien, et la plupart des différences qui peuvent exister entre eux ne relèvent pas des dialectes. Les systèmes phonologiques, morphologiques, syntaxiques sont exactement les mêmes, la plus grande partie du vocabulaire de base est identique. Il va sans dire que l'intercompréhension est totale, immédiate. Pour un étranger, jusqu'à un niveau de

compétence assez élevé, apprendre l'une des langues en cause, c'est apprendre l'autre.

Plusieurs standards : d'innombrables unités lexicales : mots, surtout à caractère culturel, morphèmes de dérivation, quelques conventions orthographiques, de très nombreux choix stylistiques ne sont pas les mêmes. Le bien-dire, le bien-écrire d'un côté n'est pas le même que de l'autre. Ces différences sont liées entre elles, elles font système. Un énoncé donné, oral ou écrit, ne peut pas être à la fois serbe et croate, il est l'un ou l'autre.

De ces standards, seuls deux : serbe et croate, ont une longue histoire derrière eux et sont, sur beaucoup de points, assez nettement fixés. Le troisième, bosnien, a un caractère intermédiaire et n'en est encore qu'à se chercher.

Du fait de l'identité de la base dialectale, ces standards sont infiniment perméables l'un à l'autre, pour peu que la situation extra-linguistique s'y prête. Leur rapprochement ou leur éloignement dépend donc uniquement de la situation politique, sociale et des tendances de la vie culturelle. Ce qui est caractéristique de cet espace, c'est l'ignorance mutuelle qui a duré des siècles, puis depuis deux siècles l'évolution contrastée, qui va d'abord vers le rapprochement, puis vers l'éloignement. Le rapprochement aurait pu aller jusqu'à la fusion complète, qui aurait été probablement irréversible. C'est ce que souhaitaient les Serbes, mais à quoi résistaient les Croates, et cela ne s'est donc jamais produit. L'éloignement restait toujours possible, et se réalise aujourd'hui.

Depuis 1918 les Serbes ne cessent d'insister sur l'unité, donc sur le diasystème, et les Croates sur la différence, donc sur les standards. Les dialectes sont un phénomène naturel, les standards un phénomène culturel. Les publications serbes tendent donc à privilégier le fait naturel, objectif, en niant ou en minimisant le rôle des traditions culturelles dans la réalité des langues. Cette tendance était favorisée par la linguistique historique et comparative du 19ème et de la première moitié du 20ème siècle. Les Croates tendent à privilégier le fait culturel et social, et, ce faisant, ils sont en accord avec le développement actuel de la sociolinguistique et de l'attention portée dans tous les domaines linguistiques aux standards et aux langues littéraires anciennes et modernes. Le

retournement politique local, que nous avons étudié ici, est à peu près concomitant d'un tournant épistémologique universel.

Mais les uns et les autres se trompent quand ils prétendent conclure d'un de ces domaines à l'autre : de la dialectologie au standard ou même à la nation, ou inversement de la nation et du standard à la dialectologie. Du côté serbe, dès 1849, Vuk Karadžić, dans sa brochure *Srbi svi i svuda* «Les Serbes, tous et partout»¹⁵, soutient, avec quelques nuances, que tous les locuteurs štokaviens sont en réalité Serbes, les kajkaviens Slovènes, et que seuls ceux qui parlent čakavien sont vraiment Croates (soit moins d'un cinquième de ceux qui se croient Croates). Cette thèse revient à fonder la nationalité non sur le sentiment d'appartenance subjectif, avec lequel elle est en contradiction flagrante, mais sur des critères prétendument objectifs. Elle a été reprise à satiété par d'innombrables publicistes serbes depuis plus d'un siècle, et même par des savants français, comme Jacques Ancel¹⁶, avec élimination des nuances que, prudemment, y avait introduites Vuk Karadžić. Elle est devenue une arme classique de la propagande serbe, puisqu'elle revient tout simplement à nier l'existence de la nation croate.

Les Croates ont tendance à étendre l'opposition serbe-croate au domaine dialectologique, et de faire ainsi de la langue croate un phénomène naturel, ayant son fondement dans les dialectes localement parlés. C'est ce que fait par exemple Miro Kačić dans son livre tout récent *Hrvatski i srpski* (1995) qui présente de façon particulièrement claire une foule de données sur l'histoire des deux standards et sur les débats afférents, mais qui écrit aussi : «Bien que l'étude des dialectes soit en apparence séparée de la politique linguistique, la décision d'étudier un groupe de dialectes comme un tout n'en est pas moins une décision politique. C'est pourquoi aujourd'hui il ne paraît pas absurde de considérer seulement les dialectes croates comme un tout» (p. 109). Il est bien vrai que, comme nous l'avons vu, pour certains dialectes de transition (kajkavien entre slovène et croate, torlak entre serbe et bulgare) les données stricte-

¹⁵ Brandt et alii, 1991 : 81-89. La traduction française publiée dans Grmek et alii, 1993 : 39-53 ne reproduit pas les passages contenant l'argumentation proprement dialectologique (les éditeurs s'expliquent sur cette omission p. 41).

¹⁶ Ancel, 1992 : 172.

ment linguistiques n'imposent pas de classement définitif et que la politique, par le biais de la conscience nationale des locuteurs, peut avoir son mot à dire. Mais ce n'est pas applicable au cas du serbe et du croate, puisque justement la limite entre eux ne correspond à aucune donnée proprement dialectologique. Kačić tend, si nous l'avons bien lu, à considérer comme «croates» tous les dialectes ordinairement appelés «serbo-croates» qui ne sont ni štokaviens ékaviens, ni torlaks. Cela fait une délimitation fondée sur des critères hétérogènes, et qui englobe tout de même dans le «croate» non seulement la plupart des Croates et des Bosniaques, mais encore tous les Serbes de Croatie et de Bosnie et tous les Monténégrins, et dans le «serbe» les Croates du Srem et les Musulmans du Sandžak.

Il ne nous paraît donc pas possible d'échapper à la dualité des critères : dialectologique et socio-linguistique, et nous devons conclure à l'unité selon le premier point de vue et à la pluralité selon le second.

Reste à savoir comment nommer les entités en cause. On remarquera d'abord que, dans les autres cas d'ambiguïté qui existent dans le monde, on emploie généralement le mot de «langue» au sens de standard, et non de diasystème : on parle du hindi et de l'ourdou comme de deux langues, de même du malaisien et de l'indonésien. Il est donc tout à fait légitime de parler de «langue serbe» et «langue croate». Il n'est pas non plus scandaleux qu'une seule et même langue ait plusieurs noms, c'est pourquoi même si l'on révoque en doute l'existence d'un standard propre à la Bosnie, le terme de «langue bosnienne» (qui ne prétend pas à être une dénomination exclusive) ne peut être condamné. Il est légitime que les Bosniaques ne veuillent pas appeler leur idiome maternel, parlé par leurs ancêtres depuis la nuit des temps, du nom de l'un des deux peuples qui leur imposent tant de souffrances, ou des deux à la fois.

En même temps, la science a besoin d'un terme générique pour désigner le diasystème. Celui de «serbo-croate» a servi pendant 150 ans, et on n'en a pas encore trouvé d'autre. Le grand linguiste croate Radovan Katičić osait déclarer récemment : «Sans bonne serbo-croatistique il n'y a pas de bonne croatistique»¹⁷, signifiant par là que la langue se fonde sur

¹⁷ Conclusion de sa communication orale «La langue croate dans le monde» au 1er Congrès des slavistes croates à Pula (Croatie) en septembre 1995.

un système dialectologique plus vaste qui déborde les limites de la Croatie et du peuple croate. Le terme de «štokavien» (qui figure par exemple dans la Constitution bosnienne) est trop étroit, puisqu'il excluait les parlers čakaviens et kajkaviens (croates) et torlaks (serbes). Celui d'«illyrien», répandu au début du 19^{ème} siècle, peut difficilement être ressuscité, surtout aujourd'hui où l'héritage des Illyriens antiques est revendiqué avec force par les Albanais. Bref, un nom reste à trouver, ne serait-ce que pour l'usage scientifique, même si «serbe», «croate», «bosnien» sont bien suffisants pour l'usage courant.

Le grand public voudrait bien que les questions simples appellent des réponses simples. Il l'exige avec plus de force encore dans les pays intéressés, où tous ces débats se déroulent dans un inimaginable climat de passion. L'objectivité scientifique interdit une réponse simple, mais elle permet, nous espérons l'avoir montré, d'aboutir à une réponse claire.

© Paul Garde

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ANCEL J. (1926) : *Manuel historique de la question d'Orient (1792-1925)*, Paris : Delagrave.
- (1992) : *Peuples et nations des Balkans*, Paris, CTHS, 1992 (1^{ère} édition, 1930).
- BABIĆ S. (1990) : *Hrvatski jezik u političkom* , Zagreb.
- BRANDT M. et alii (1991) : *Izvori velikosrpske agresije*, Zagreb : Cesarec.
- COSTANTINI L. (1972) : «Note sulla questione della lingua tra il XVIII e il XIX secolo», in Picchio R. (éd.), *Studi sulla questione della lingua presso i Slavi*, Roma : Ateneo.

- CVJIĆ J. (1918) : *La péninsule des Balkans*, Paris.
- FRANOLIĆ B. (1984) : *An Historical Survey of Literary Croatian*, Paris : Nouvelles éditions latines.
- GRMEK M. et alii (1993) : *Le nettoyage ethnique. Documents historiques sur une idéologie serbe*, Paris : Fayard.
- IVIĆ P. (1958) : *Die serbokroatischen Dialekte. Ihre Struktur und Entwicklung*, La Haye : Mouton.
- (1971) : *Srpski narod i njegov jezik*, Belgrade : Srpska književna zajednica.
- KATIČIĆ R. (1995) : «Serbokroatische Sprache — Serbisch-kroatischer Sprachstreit», in R. Lauer et W. Lehfeldt (éd.), *Das jugoslawische Desaster*, Wiesbaden : Harrassowitz.
- KAČIĆ M. (1995) : *Hrvatski i srpski. Zablude i krivotvorine*, Zagreb : Zavod za lingvistiku.
- MIKLOSICH F (1868-74) : *Vergleichende Grammatik des slavischen Sprachen*, IV, Syntax, Wien : Braumüller.
- MOGUŠ M. (1995) : *A history of the Croatian language : toward a common standard*, Zagreb : Globus.
- SAMARDŽIJA M (1993) : *Jezični purizam u NDH*, Zagreb : Hrvatska sveučilišna nagrada.